

ROBERT CHEAIB

ÉDUCER SES ENFANTS À LA FOI



SALVATOR

ÉDUCER SES ENFANTS À LA FOI

Comment peut-on éduquer ses enfants à la foi ? Comment transmettre une chose si mystérieuse et fruit d'un long parcours intérieur à des êtres en pleine découverte et en questionnement constant ? Cette tâche fondamentale incombe en premier lieu aux parents qui auraient tort de déléguer cette responsabilité : ils sont les premiers catéchistes.

Dans une société qui semble se vider de vie spirituelle, il y a urgence à intégrer et partager la foi en famille. C'est en faisant bénéficier les enfants d'un cadre concret, fait de vie quotidienne et d'histoires qu'on raconte, qu'on peut les éduquer à une foi responsable. En effet, comme le souligne l'auteur, ou bien nos enfants resteront à jamais des consommateurs passifs, ou bien ils deviendront des croyants actifs. Les enfants sentiront qu'ils appartiennent à l'Église et que leur foi est bien la leur s'ils ont pu faire l'expérience personnelle du Seigneur.



@DR

Robert Cheaib, écrivain, conférencier et docteur en théologie fondamentale, est professeur à l'Université catholique de Lyon depuis septembre 2020, après avoir enseigné à l'Université pontificale grégorienne de Rome. Marié, père de famille, il est également membre du Dicastère pour les laïcs, la famille et la vie. Il est l'auteur en France de deux essais remarquables : *Au-delà de la mort de Dieu* (Salvator, 2019) et *Un Dieu humain* (Salvator, 2020).

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je me souviens que parmi mes oiseaux, j'avais un serin qui chantait à ravir ; j'avais aussi un petit linot auquel je prodiguais mes soins maternels, l'ayant adopté avant qu'il ait pu jouir de sa liberté. Ce pauvre petit prisonnier n'avait pas de parents pour lui apprendre à chanter, mais entendant du matin au soir son compagnon le serin faire de joyeuses roulades, il voulut l'imiter... Cette entreprise était difficile pour un linot, aussi sa douce voix eut-elle bien de la peine à s'accorder avec la voix vibrante de son maître en musique. C'était charmant de voir les efforts du pauvre petit, mais ils furent enfin couronnés de succès car son chant, tout en conservant une bien plus grande douceur, fut absolument le même que celui du serin.

Pour trouver un exemple humain concret, Thérèse n'a pas dû aller bien loin. Il lui a suffi de se regarder elle-même. Parce qu'elle aussi a eu, outre la grâce de la foi, celle d'une famille qui a entonné la foi sur les cordes de son cœur :

Ô ma mère chérie ! C'est vous qui m'avez appris à chanter... C'est votre voix qui m'a charmée dès l'enfance, et maintenant j'ai la consolation d'entendre dire que je vous ressemble ! Je sais combien j'en suis encore loin, mais j'espère malgré ma faiblesse redire éternellement le même cantique que vous.

Considérations pratiques

Si vous ne le faites pas déjà, commencez par insérer le discours de la foi et sur la foi dans le tissu naturel et ordinaire de la vie quotidienne – sans forcer les choses ni exagérer –, en le déclinant selon l'âge et la sensibilité de vos enfants.

Entre les deux analogies proposées par sainte Thérèse, celle de la cire malléable et celle du serin, où se situe l'éducation de ma sensibilité à la foi ? Et comment se présente celle de mes enfants ? Que puis-je faire pour permettre à mes enfants d'accéder à une saine croissance du sens religieux ?

Mieux vaut prévenir que guérir

L'inquiétante adolescence

QUEL parent ne redoute pas l'adolescence, cette période turbulente qu'un de mes amis a rebaptisée « folie adolescente », durant laquelle nos enfants commencent à développer leur propre pensée et leur vision du monde, et la construisent assez souvent en opposition aux nôtres ?

Tous les jeunes ne vivent pas l'adolescence en contraste dramatique avec les valeurs que leur ont enseignées leurs parents. Il faut d'ailleurs souligner que les flottements identitaires que vivent nos enfants à cet âge ne sont pas préoccupants comme tels ; qu'ils ne s'y opposent jamais ou du moins qu'ils ne les révisent pas ou ne s'y affrontent pas serait plus alarmant.

Cependant, mon propos n'étant pas de traiter ici de la psychologie des jeunes, je voudrais simplement redire que l'adolescence est une phase difficile, certes, mais normale. Ce qui l'est moins, en revanche, c'est de ne pas dialoguer avec eux sur les valeurs avant qu'ils n'atteignent cet âge et avant l'émergence de certains problèmes comportementaux ou religieux.

C'est en ce sens que je voudrais aborder une erreur de méthode que de nombreux parents commettent avec leurs enfants en attendant qu'ils soient « en âge » de parler de sujets importants, pas seulement religieux, mais aussi relatifs aux valeurs et à la vie. Le problème qui se pose alors est double :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui a dédié sa vie à l'éducation des jeunes : « Les infractions dérivent en grande partie d'un défaut de surveillance ; en veillant, on prévient le plus souvent le mal et il n'y a pas lieu de réprimer. » C'est pourquoi il rappelle souvent qu'il faut « mettre les élèves dans l'impossibilité de commettre des fautes ». Et il conjure ses éducateurs : « Pour l'amour de Dieu, je vous recommande de ne jamais laisser seuls les jeunes mais de toujours et partout les assister. »

Libérer la liberté

Après ce qui vient d'être dit, on pourrait se demander ce qu'il en est de la liberté de nos enfants. Don Bosco serait choqué face à l'attitude « libérale » de l'éducation contemporaine où l'enfant, dès le plus jeune âge, est laissé et abandonné à lui-même « afin qu'il fasse son expérience de la vie », comme l'on dit. Je ne conteste pas l'importance de l'expérience, mais la vie est trop brève pour que l'on puisse se permettre de faire toutes les erreurs et d'en tirer les leçons. Sans mentionner que certaines erreurs laissent des cicatrices mortelles et n'enseignent rien.

En préconisant la méthode préventive, Don Bosco souligne qu'il faut rester proche de l'enfant, le protéger, assumer la tâche de gardien des semences du bien, des aspirations à la beauté et des intuitions de la vérité afin qu'il découvre sa vie sans tromperie. Sans exercer de contrainte, il s'agit de prévenir les expériences destructrices et favoriser les expériences constructives : telle est, en résumé, la méthode préventive.

Arrivera le temps où les enfants devront avancer seuls dans la vie et faire leurs choix, mais la sagesse de Don Bosco sait bien

que ce temps n'est pas celui de la première enfance. Pour pouvoir entrer dans le jeu de la liberté, les enfants doivent d'abord en connaître les règles et apprendre à distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais. Avant de leur accorder la liberté, il faut les aider à en découvrir le sens, il faut – autant que cela est possible – libérer leur liberté.

La liberté, en effet, ne consiste pas à faire ce que l'on veut mais à savoir ce que l'on veut et pouvoir s'appliquer à le mettre en œuvre. Si l'on concède une liberté totale aux enfants avant qu'ils soient libres, on laisse sur leurs épaules le poids de leurs chaînes intérieures, parce que l'arbitraire n'est pas déjà la liberté : est libre celui qui reconnaît le bien et le choisit.

Le noyau de la méthode éducative dont nous héritons de Don Bosco se concentre sur trois éléments : la raison, la religion et l'amour bienveillant. Ce trinôme s'adresse à trois facultés constitutives de l'être humain : l'intelligence, l'esprit et le cœur. Nous aborderons ces éléments par la suite, mais pour l'heure, refermons ce chapitre sur une ultime donnée « préventive ».

Les bonnes habitudes

La sagesse populaire recueille en de petits fragments des expériences séculaires. L'un d'eux, un proverbe libanais, affirme que « ce que l'on a appris durant l'enfance est sculpté dans la roche ». L'éducation préventive entend justement transmettre de saines habitudes de pensée et de vie. Une fois encore, Don Bosco nous le confirme en enseignant que « les habitudes prises pendant la jeunesse durent en général toute la vie : si elles sont bonnes, elles nous conduisent à la vertu et nous donnent la certitude morale de nous sauver. Au contraire, malheur à nous si

nous en prenons de mauvaises ».

Les choses que nous faisons régulièrement finissent par devenir des façons d'être. Les habitudes d'aujourd'hui deviennent le caractère de demain. Le but de l'éducation humaine, morale et religieuse, consiste à transformer la vertu en *habitus*, en une attitude permanente, en une seconde nature. La même chose vaut bien entendu pour le vice. Je pense que Don Bosco avait à l'esprit ce processus quand il dit que « lorsqu'une mauvaise habitude est invétérée, seul un miracle peut entraîner une conversion », parce qu'« il est difficile d'arracher un vice qui s'est ancré en nous durant notre jeunesse ». En revanche, « celui qui veut réellement grandir doit commencer dès son jeune âge à emprunter courageusement le chemin de la vertu ».

Comment se forment les bonnes habitudes ? Comment revêtir l'*habitus* de la vertu ? Par un apprentissage constant et une pratique assidue. D'où l'importance d'instituer dans la vie de famille des habitudes vertueuses. Concrètement, je conseille aux parents de prévoir un temps opportun et efficace pour vivre une communication à cœur ouvert avec leurs enfants. Pour ce qui est de notre famille en particulier, j'ai remarqué que le soir, plus précisément avant que les enfants aillent se coucher, est un moment parmi les plus favorables pour dialoguer avec eux à bâtons rompus. Je reviendrai sur ce sujet en sa dimension narrative dans la troisième partie, mais je voudrais en souligner dès à présent quelques aspects utiles.

Nos trois fils étant, comme tous les enfants, des boules d'énergie, de volonté de vivre et allergiques au sommeil, chaque minute qui leur est arrachée est une conquête. Debout sur leur lit, les distractions étant proches de zéro, ils sont particulièrement intéressés à parler et à écouter. Pour nous, c'est devenu un rituel (j'aimerais dire quotidien, mais ce ne l'est malheureusement pas) : nous devisons sur l'école, les jeux, sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

empreintes d'affection et l'affection génère la confiance ».

Alors, comment mettre cette proximité en œuvre dans la pratique ? Don Bosco répond : « En nous approchant d'eux, en cherchant à nous adapter à leurs goûts, en nous identifiant à eux. » Il s'agit de faire un pas, et même le premier pas. Le Seigneur n'a-t-il pas fait de même et ne continue-t-il pas de le faire ?

Dresser une tente

Le prologue de l'Évangile de Jean nous décrit la gestualité de Dieu qui se rend proche au point de se faire chair. Le Verbe qui est auprès de Dieu (Jn 1, 1) devient chair et vient habiter au milieu de nous ou, pour traduire le passage biblique avec plus de précision, « a planté sa tente au milieu de nous » (Jn 1, 14). L'expression grecque *eskēnōsen en ēmin* rappelait en effet, à des oreilles familières de la culture hébraïque, la *Shekinah*, la présence divine au milieu du peuple d'Israël dans la Tente de Réunion.

Ce simple verset nous rappelle ce que fait Jésus : il s'agit là de l'accomplissement et de la continuation de la présence pérenne de Dieu auprès de son peuple. Notre Dieu est un Dieu qui aime avec des gestes et des paroles – comme nous l'avons souligné précédemment –, qui aime avec le geste éloquent de la présence, en se rendant proche. Ce n'est pas par hasard que le prophète l'appelle Emmanuel, « Dieu avec nous » (Is 7, 14). Une telle proximité divine peut surprendre, d'autant plus que dans le livre du Deutéronome, il s'agit à proprement dit d'une invitation à comparer le Dieu d'Israël avec les autres dieux : « Quelle grande nation a des dieux qui s'approchent d'elle comme le Seigneur notre Dieu le fait chaque fois que nous l'appelons ? »

(4, 7).

En contemplant le Christ, nous faisons l'apprentissage de la proximité. Dans une homélie du 8 septembre 2007, au sanctuaire de Mariazell en Autriche, le pape Benoît XVI proposait d'intéressantes pistes de réflexion à ce sujet :

« Regarder vers le Christ » est la devise de cette journée. Cette invitation, pour l'homme en quête, se transforme toujours à nouveau en une demande spontanée, une demande adressée en particulier à Marie, qui nous a donné le Christ comme son Fils : « Montre-nous Jésus ! » Nous prions ainsi aujourd'hui de tout notre cœur ; nous prions ainsi également à d'autres moments, intérieurement à la recherche du visage du Rédempteur. « Montre-nous Jésus ! » Marie répond en nous le présentant tout d'abord comme un enfant. Dieu s'est fait petit pour nous. Dieu ne vient pas avec la force extérieure mais dans l'impuissance de son amour qui constitue sa force. Il se donne entre nos mains. Il nous demande notre amour. Il nous invite à devenir nous aussi petits, à descendre de nos trônes élevés et à apprendre à être des enfants devant Dieu. Il nous offre le « Toi ». Il nous demande d'avoir confiance en lui et d'apprendre ainsi à vivre dans la vérité et dans l'amour. L'Enfant Jésus nous rappelle naturellement aussi tous les enfants du monde, à travers lesquels il veut venir à notre rencontre.

L'éducation à l'école du Christ part de la proximité du Bon Samaritain qui, comme l'enseignent les Pères de l'Église, est d'abord le Christ lui-même. Si, à l'instar du bon Samaritain, nous nous faisons proches de nos enfants, nous guérirons également les blessures que la vie leur infligera inévitablement et ils ne se sentiront pas étrangers à nous, pas même durant la difficile période de l'adolescence. Et s'il est normal que se crée une certaine distance, ils sauront dans leur cœur et de par leur expérience qu'il n'y a pas de meilleur refuge que la maison. Les enfants accompagnés avec amour au cours des différentes phases de leur croissance s'éloignent rarement des valeurs de leurs parents.

« Ré-création » / « re-création »

C'est un beau mot que celui de récréation/recréation. Sans le vouloir, il a deux sens très riches : celui habituel de divertissement et en même temps celui de création nouvelle, de récupération des forces, de l'humour et de l'amour.

Le temps de la récréation en famille, du jeu en commun, est très important. Mais avant d'en parler dans un paragraphe à part, j'aimerais, une fois encore, laisser la parole à Don Bosco et reproduire le récit, long mais éclairant, qu'il fait quatre ans avant sa mort à ses fils salésiens. Il s'agit du texte d'une lettre qu'il leur envoie de Rome, datée du 10 mai 1884. Je la reproduis presque intégralement parce qu'il est bon de sentir l'atmosphère que crée ainsi le saint et je mets en italiques les parties les plus intéressantes pour la finalité du présent ouvrage.

Je disais donc que vous étiez l'unique et incessante pensée de mon âme. Or voici que l'un des derniers soirs, je m'étais retiré dans ma chambre et, sur le point de me coucher, j'avais commencé à réciter les prières que m'avait apprises ma bonne maman, quand – je ne sais si je fus pris de sommeil ou emporté par une distraction – il me sembla que deux des anciens garçons de l'Oratoire se présentaient à moi.

L'un d'eux s'approcha et, me saluant affectueusement, me dit :

— Don Bosco ! Vous me connaissez ?

— Oui, je te connais, répondis-je.

— Et vous vous souvenez de moi ? poursuivit cet homme.

— De toi et de tous les autres. Tu es Valfrè et tu étais à l'Oratoire avant 1870.

— Dites, continua l'homme, vous voulez voir les garçons qui étaient de mon temps à l'Oratoire ?

— Oui, montre-les moi, répondis-je, cela me fera grand plaisir.

Alors Valfrè me montra les garçons, tous avec le visage, la taille et l'âge de cette époque. Il me semblait être à l'Oratoire d'autrefois pendant la récréation. Tout était vie dans ce que je voyais, tout était mouvement, tout était joie. Qui courait, qui sautait, qui faisait sauter. Ici

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

explicite : « La récréation bien ordonnée est un moyen de bien réussir l'étude. La récréation, faites-la entièrement, parce qu'en vous délassant vous puisez de nouvelles forces pour mieux étudier. Ne transformez pas l'heure de récréation en heure d'étude, car quand viendra celle d'étudier fixée par la règle, vous aurez l'esprit fatigué et en tirerez peu d'avantages. » Don Bosco semble ici faire écho à l'Ecclésiaste qui rappelle qu'il y a « un temps pour chaque chose et chaque chose en son temps ».

Or, comme nous l'avons déjà mentionné, la récréation a quelque chose de divin, de créatif et de récréatif et elle est bien éloignée de la dissipation. Elle est même son contraire : « Veillez cependant à ce que la récréation ne soit pas une dissipation, ni ne consiste en des murmures médisants, mais qu'elle soit une élévation de l'âme et de l'esprit. »

La récréation divertit mais ne fait pas dévier, ne détourne pas de la propre vie, mais la ravive, l'affermi. C'est une sorte d'arrêt sur le chemin d'une vie accomplie où tout est à sa place sous le soleil. Ces clarifications étant faites, nous pouvons nous tourner vers le thème de la discipline et de l'éducation en famille.

La famille affective

À notre époque, les spécialistes parlent de la famille en termes de « famille affective ». Dans un monde agressif et compétitif, on attend de ce pôle humain tout le soutien affectif possible. C'est ainsi que les parents comprennent leur rôle et les enfants demandent cette présence de la famille.

S'il est compréhensible et naturel de s'attendre à de l'amour de la part de ses proches, il y a problème dès lors que l'on reste exclusivement concentré sur cela. Autrement dit, c'est aux

parents qu'il revient d'éduquer leurs enfants à trouver en la famille un appui affectif, et non le summum des valeurs et de la maturité sur tous les plans. N'assumant plus le rôle d'autorité morale, les parents exposent leurs enfants au risque de développer un ego démesuré, de ne plus respecter de limites et de gâcher leur vie. La permissivité est en fait une forme de maltraitance, elle est néfaste autant que l'oppression. À bien y réfléchir, c'est grâce à nos talents mais aussi à nos limites que nous devenons nous-mêmes. Nous nous reconnaissons et les autres nous reconnaissent grâce à nos traits spécifiques. Heureuses limites ! Sans elles, les enfants ne trouvent pas leur vrai visage ni leur identité.

Je ne prétends pas décrire ainsi toutes les situations éducatives, ni toutes les familles. Il s'agit plutôt de l'évocation d'une tendance. D'une façon générale, on est passé d'un extrême à l'autre : de l'éducation normative d'hier (avec une figure parentale autoritaire, inaccessible, inspirant la peur, et une relation faite de règles et d'interdictions) à l'éducation affective d'aujourd'hui, qui ne tolère aucune limite. Les besoins émotionnels des enfants sont fondamentaux et ont la préséance sur toute autre chose ou personne. Si on ne leur a guère prêté attention par le passé, on a tendance aujourd'hui à vouloir les satisfaire tous, dans le seul but d'avoir une bonne relation avec l'enfant. Cela se traduit par une intolérance des parents vis-à-vis de toute source de frustration émotionnelle à laquelle l'enfant pourrait être exposé. Il faut en prendre acte : la polarisation sur l'enfant nuit à tout le monde, surtout à l'enfant.

Le rapport actuel aux enseignants et à l'école en est un exemple flagrant : les parents ont du mal à admettre que leurs enfants puissent être corrigés, réprimandés ou recalés. Et cette attitude *frustration-free* est soutenue et sanctionnée par des interventions politiques. On décide *a priori* que les enfants ne

peuvent pas redoubler durant leur cursus d'école primaire. On les met dans une sorte de boule de cristal ou de monde ouaté artificiel. Lorsqu'ils se trouvent ensuite confrontés au monde réel, ils sont soit choqués soit choquants. Ils abordent la vie avec l'idée d'un monde où tout est à leur disposition, où tout leur est dû et où rien ne relève du devoir, et lorsqu'ils découvrent que la réalité est bien différente, ils explosent ou implosent.

Or, la nature nous enseigne que les plantes les plus robustes croissent sur les terres les plus rudes. Cela ne signifie pas que nous devons transformer notre maison en caserne, mais qu'il faut permettre à nos enfants d'aborder la vie sans les surprotéger et aussi leur donner des règles pour trouver leur vraie personnalité. Le fait d'imposer des limites à nos enfants leur donne la possibilité de découvrir en eux des ressources qui leur permettent de surmonter leurs vraies limites, celles qu'ils ont en eux. À bien y regarder, nous substituer à nos enfants dans les petites et les grandes choses n'est pas le signe d'un réel amour de notre part mais plutôt celui d'un manque de confiance en eux et dans la vie. Si nous ne leur donnons pas la possibilité de s'affronter à leurs propres limites, nous les rendons limités.

Si de nombreux parents n'imposent pas de limites à leurs enfants, c'est moins par amour que parce qu'ils éprouvent un sentiment de culpabilité : ils sont souvent absents, absorbés par le travail ou par de fréquents coups de téléphone, entre autres. Ils cèdent trop à leurs enfants parce qu'ils n'ont ni le temps ni l'envie de les éduquer. L'idéal entre les deux extrêmes – rigorisme et permissivité – consisterait à avoir la patience de bien doser les normes et l'affection pour que la reconnaissance de leurs dons et la prise de conscience de leurs limites aillent main dans la main et amènent les enfants à mieux se connaître et se définir par rapport à autrui et à la réalité.

On entend souvent dire aujourd'hui : « Que les petits ne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'ai découvert que, malgré les innombrables textes de théologie lus et étudiés, les expériences vraiment décisives pour ma foi étaient plutôt liées à des histoires que l'on m'avait racontées ou que j'avais lues et qui m'avaient fait découvrir pour ainsi dire le « tout dans le fragment ».

Au début du présent chapitre, je tiens donc à remercier sincèrement mes enfants qui m'ont fait redécouvrir les récits qui ont éveillé et consolidé ma foi et, en définitive, la dimension narrative de la foi chrétienne elle-même. En cherchant des histoires adaptées à leur âge, j'ai fini par retrouver celles de mon enfance. J'ai ainsi redécouvert de manière personnelle et concrète le style du Nazaréen qui ne s'est pas seulement adressé aux enfants, mais à tous, parce que l'homme – tout homme – est un *homo narrans*.

Grandir avec des paraboles

C'est avec une grande maîtrise que Jésus a eu recours à des paraboles pour interpeller des gens de tous les âges et de toutes les époques. La valeur de ce genre littéraire est due au fait qu'il s'adresse à chacun, non à partir d'un point de vue abstrait mais en se référant à du concret, à une situation personnelle. Ainsi, le même récit peut émouvoir diversement les personnes qui l'écoutent ou le lisent dans des situations et à des époques différentes.

Les paraboles nous font réfléchir, grandir et mûrir. Mais ce qu'elles ont de plus beau, c'est qu'elles grandissent avec nous. C'est pourquoi, en m'attelant à repêcher mes histoires les plus importantes pour les raconter à mes enfants et les insérer dans mon livre *Il nascondiglio della gioia. Parabole sul mestiere di*

vivere (« La cachette de la joie. Paraboles sur le métier de vivre »), j'ai procédé en réalité à une relecture reconnaissante et concentrée de quelques constantes de ma vie spirituelle, acquises au fil du temps, plus souvent et plus efficacement grâce à des images et à des paraboles que par le biais de concepts arides et abstraits.

En recherchant ainsi dans ma mémoire après plus de vingt ans, j'ai constaté que les histoires y étaient toujours présentes et nourrissaient discrètement ma foi, ma pensée, mon humeur et mon amour. Elles ont été pour moi comme des sages-femmes qui ont contribué à la naissance de ma foi à l'âge de 15 ans. Elles m'ont fait grandir intérieurement et pour cela il faut l'humilité de reconnaître qu'on n'est jamais trop grand pour écouter une histoire et se laisser interroger par elle. C'est en ce sens qu'il faut entendre la remarque quelque peu provocante de C. S. Lewis : « Un jour tu seras assez grand pour recommencer à lire des contes de fées. » L'écrivain anglais suggère qu'il faut à la fois un esprit d'enfant et une grande maturité pour pouvoir lire avec profit les paraboles et en extraire la vérité et la sagesse.

Je voudrais souligner en premier lieu que mes commentaires portent à la fois sur les paraboles de Jésus, sur les récits de la Bible et sur ceux de la tradition croyante. Les paraboles sont pudiques. Souvent, elles évoquent Dieu sans le mentionner explicitement. Elles offrent des points d'observation qui permettent de contempler le monde et Dieu à partir de perspectives jamais entrevues auparavant. Dans leur humilité, elles invitent à porter le regard au-delà des apparences et servent donc à croiser les chemins de Dieu.

Elles ne se contentent pas d'informer mais transforment. Comme nous le verrons plus loin, elles contribuent à évangéliser notre imaginaire. Les paraboles (y compris celles de Jésus) partent du concret et nous libèrent de l'étroitesse des choses. En

effet, les choses parlent et les paraboles leur donnent la parole, les font parler de Dieu. Le monde qui conduit à Dieu est transparent. C'est pourquoi les paraboles sont possibles et sont si utiles.

Se rencontrer soi-même dans les paraboles

Une petite histoire peut être une aide pour calmer l'enfant et le préparer au coucher, ou bien un passe-temps lors d'une journée maussade ou orageuse où l'on est forcé de rester à la maison en compagnie des petits diables que sont parfois nos jeunes enfants... et ce peut être aussi une façon de faire que nos histoires se croisent avec les leurs.

Elles nous arrachent au temps : notre temps et celui de nos enfants, d'habitude si étrangers et si désynchronisés, se retrouvent alors dans le « présent » du récit, et nous comprenons que, bien qu'elles puissent divertir, leur visée la plus profonde est celle de convertir. Nous en revenons à une enfance mature qui nous permet ainsi d'être compris par nos enfants.

C'est en pensant à eux que je leur ai adressé quelques souhaits dans le livre mentionné ci-dessus et que je nous adresse également, à nous, les parents et les éducateurs :

Les paraboles peuvent divertir, j'espère que celles-ci t'aideront à te convertir.

Les histoires peuvent entretenir, j'espère qu'elles pourront libérer ton chant le meilleur.

Les récits sont un bon passe-temps, j'espère qu'ils pourront t'aider à prendre conscience de la grande valeur du temps de ta vie.

« Le symbole donne à penser », disait Paul Ricœur, et les histoires nous aident à dialoguer avec nos enfants, à partager nos

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

entend de nombreux récits sur cet amour illimité que savent donner les bons parents. Nous voyons là que « l'imagination » est quelque chose de très concret. Mais remettons les conclusions à plus tard pour nous intéresser au deuxième exemple.

Imaginons maintenant une femme qui n'a eu que des expériences négatives avec les hommes. Elle avait commencé par voir son père violent battre sa mère et avait eu plus tard des relations orageuses avant d'épouser elle-même un individu violent. Pour elle, les hommes bons, attentifs et nobles n'existent pas. Ils font partie du domaine des fables, tant son imagination est blessée par des images très brutales. Elle ne peut pas, ou très difficilement, concevoir la possibilité d'une relation positive et belle avec une figure masculine.

Dans le même ordre d'idées, Newman fait remarquer que nombre de ses contemporains ont une vision du monde, de l'homme et de Dieu très différente et fort éloignée de celle de Jésus, et que pour eux, le Christ semble faire partie d'un autre univers. La représentation que donnent de lui les Évangiles leur paraît irréaliste, parce que très étrangère à leur imagination et très différente de tout ce qu'ils ont pu rencontrer jusqu'alors. Que faire ? Est-il possible de dépasser cette non-familiarité et cette incrédulité structurelle ? Oui, en passant par l'évangélisation de l'imagination.

Évangéliser l'imagination

Je vous demande de patienter encore un peu car j'aimerais introduire un sujet qui pourrait *a priori* vous sembler difficile, mais qui est en réalité d'une grande portée pour la question qui

nous occupe, à savoir l'importance de l'éducation narrative.

Selon la terminologie employée par le cardinal Newman, le fait d'acquiescer signale le consensus et le crédit qu'une personne accorde à une proposition. Un individu accepte ainsi une affirmation qui n'est pas immédiatement accessible à l'expérience. Un exemple : quand on me dit que le Dieu chrétien est un Dieu trinitaire mais qu'il ne s'agit toutefois pas de trois dieux mais d'un Dieu unique, alors, comme croyant, je donne mon « assentiment » à cette affirmation que je ne peux pas constater de mes propres yeux et qui ne me semble pas non plus correspondre au summum de la précision mathématique, mais que j'accueille dans la foi.

Or, John Henry Newman dit qu'il en existe deux sortes : l'assentiment notionnel et l'assentiment imaginaire. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, le premier est moins important et moins prégnant que le second. De fait, il utilise l'adjectif « abstrait » pour parler du premier et l'adjectif « réel » pour évoquer le second. Reprenons l'exemple de « la Trinité : un seul Dieu en trois personnes ». L'assentiment notionnel consisterait à accepter cette expression dans l'abstrait. Or, elle demeure ainsi dépourvue de toute correspondance avec une quelconque image de la réalité. C'est pourquoi Newman l'appelle « abstraite », et à plus long terme, « irréaliste ».

Autre approche. Un brave catéchiste me disait : « Oui, Dieu dépasse notre raison, sinon il ne serait pas Dieu, mais cela ne signifie pas qu'il est absurde. Nous pouvons en effet parler de la Trinité en nous servant de l'exemple du soleil. La planète dispense des rayons solaires et une chaleur solaire, rayons et chaleur se distinguent tout en étant liés. Ainsi, nous pouvons dire de manière analogue que le Fils est distinct du Père mais n'est pas séparé de lui ; que l'Esprit Saint procède conjointement du Père et du Fils et qu'il est distinct mais non

séparé d'eux. Le soleil ne serait pas ce qu'il est s'il n'y avait pas les rayons et la chaleur. De même, le Père ne serait pas le Père sans le Fils et sans l'Esprit Saint... »

Voici donc, grâce à une simple comparaison qui « évangélise l'imagination », que l'assentiment de foi commence à prendre corps, à devenir plus réel. D'autres analogies, d'autres paraboles et métaphores vont compléter cette image en rendant la foi encore plus tangible, plus réelle et plus attirante. Telle est l'intelligence spirituelle dont fait preuve le cardinal Newman. Il a découvert que les vérités de Dieu ne se trouvent pas dans la raison abstraite mais « vivent dans l'imagination ». Si celle-ci n'est pas impliquée, la foi – si elle survit – reste sèche, désertique et distante. Sans l'évangélisation de l'imagination, la foi demeure notionnelle, fragile, non enracinée et incapable de conduire à une vraie conversion et à une authentique implication personnelle. Les images, en revanche, émeuvent la personne et l'orientent de telle sorte que « l'assentiment à une proposition réelle est en fait celui à une imagination », et cette imagination devient un « principe de l'action ».

L'évangélisation et le baptême de l'imagination sont donc un présupposé fondamental pour l'ouverture de la personne à la foi, qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte. Newman va même jusqu'à affirmer qu'il est quasiment impossible de convertir quelqu'un moyennant un syllogisme et un raisonnement abstrait. La guérison d'une imagination blessée concernant Dieu, l'Église et la foi est une condition essentielle pour que réussisse la greffe de l'Évangile. La raison est importante mais insuffisante. Elle est plus critique que créative, plus explicative que compréhensive, et dans la bataille entre la foi et l'incrédulité, elle ne joue pas un rôle de pionnière. Cette bataille se décide sur le champ de l'imagination, terrain fertile des bonnes dispositions à l'égard de la sphère religieuse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

viens d'ouvrir ce paragraphe. Et, pris par l'inspiration du moment, je leur lançai : « Nous parlons toujours de la passion du football. Mais parlez-vous à vos enfants avec passion de votre foi dans le Seigneur ? » Au dedans de moi, une voix silencieuse fit alors fortement résonner ces paroles : « Et toi-même ? En parles-tu à tes enfants ? »

J'avoue que jusqu'alors je n'avais pas réussi à le faire, mais je décidai le jour même de m'y employer. À ma grande surprise, mes enfants, non contents d'écouter avec intérêt quand j'ai commencé à leur parler de ma vie et de ma foi, en firent même leur argument préféré. Chaque fois que je leur demande : « De quoi allons-nous parler ce soir ? », le plus jeune, qui a 4 ans (il en avait alors 3), répond presque toujours : « De quand tu étais enfant. »

Nos enfants, surtout à leur jeune âge, désirent nous connaître, souhaitent savoir ce que nous voulons leur révéler sur nous. Pour eux, c'est la plus belle et la plus efficace histoire que nous puissions leur raconter de Dieu, et cela l'est certainement aussi pour nous. Ces enfants ne sont pas « nôtres », ils nous ont été confiés par leur Père. Ce n'est pas un hasard. Notre histoire est pour eux un don de Dieu : ne les privons pas de cette histoire et de cette présence.

Considérations pratiques

Ces suggestions sur la manière de raconter ne sont pas des dogmes mais des indications tirées de mon expérience et aussi de la recherche et de la confrontation avec d'autres styles. Mettez en pratique celles que vous considérez être en résonance avec votre situation et modelez progressivement votre propre

style.

Combien de petites traditions vivons-nous et pouvons-nous faire revivre pour créer un « mémorial » que nos enfants préserveront ?

QUATRIÈME PARTIE

ÉDUCATION RESPONSABLE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

problème : transmettre ce que l'on n'a pas.

Rendez compte de votre espérance

LA sainteté détient, certes, une sorte de primat dans l'éducation responsable de nos enfants, mais elle ne suffit pas. J'en suis de plus en plus convaincu, étant en contact avec des parents saints dans leur relation à Dieu et exemplaires quant à leur amour « au quotidien », mais qui tôt ou tard se trouvent confrontés à des questions critiques de la part de leurs enfants et auxquelles ils ne savent pas répondre. Ils vivent alors une expérience très éprouvante : ces derniers voient en eux des êtres « bons, mais pleins d'illusions ». Ces qualificatifs traduisent plus ou moins ce que m'a confié une femme : sa fille, « enchantée » par un enseignant au point d'en être perturbée, avait conclu que la foi, loin d'être une bonne nouvelle, est plutôt une belle fable.

Combien n'y a-t-il pas d'histoires de genre ! J'en connais des douzaines. C'est pourquoi, à mon avis, la sainteté et le témoignage vécu, bien qu'étant essentiels et fondamentaux, ne suffisent pas. Pour reprendre une formule de l'auteur de la Première épître de saint Pierre, il est nécessaire « d'être toujours prêts à justifier notre espérance devant ceux qui nous en demandent compte » (cf. 1 P 3, 15).

Le présent chapitre entend décliner l'éducation responsable selon une lecture bien précise : être responsable et être capable de donner une réponse aux interrogations de ses enfants.

Un ministère

Éduquer les enfants à la foi n'est pas une simple option. C'est une responsabilité que promettent d'assumer les catholiques lors de la célébration sacramentelle de leur mariage. Le rite liturgique prévoit en effet deux formes sous lesquelles les époux déclarent leur engagement à l'égard de leur progéniture éventuelle. La première est contenue dans la formule interrogatoire, quand le célébrant énumère les engagements auxquels les époux répondent par l'affirmative. Avec la seconde, les époux approuvent ce qui suit : « Êtes-vous prêts à accueillir les enfants que Dieu vous donne et à les éduquer selon l'Évangile du Christ et dans la foi de l'Église ? » Le sacrement de mariage ne consacre pas seulement l'amour entre les époux et leur union au Christ mais aussi leur ouverture à la vie, aux enfants que le Seigneur voudra bien leur donner, et en même temps leur engagement, non seulement à générer, mais à « régénérer » les enfants grâce à la parole du Christ et à l'enseignement de l'Église.

Le pape Jean-Paul II parle à ce propos d'une consécration éducative :

La mission éducative, enracinée comme on l'a dit dans la participation à l'œuvre créatrice de Dieu, trouve aussi sa source, pour les parents chrétiens, d'une manière nouvelle et spécifique, dans le sacrement de mariage, qui les consacre à l'éducation proprement chrétienne des enfants et les appelle donc à participer à l'autorité et à l'amour mêmes de Dieu Père et du Christ Pasteur, tout comme à l'amour maternel de l'Église. Il les enrichit des dons de sagesse, de conseil, de force et de tous les autres dons du Saint-Esprit afin qu'ils puissent aider leurs enfants dans leur croissance humaine et chrétienne (*Familiaris consortio*, § 38).

Cette tâche éducative est qualifiée de « ministère » et fait penser à sa similitude avec la tâche sacerdotale. Le pape poursuit son discours, qui se trouve aussi confirmé par saint

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regardant ses parents et les adultes. Tout commence par une relation accueillante où l'on est généré à la vie affective, relationnelle et intellectuelle » (§ 27).

Outre ces trois dimensions, les parents ont aussi pour tâche de s'occuper de l'éducation spirituelle. C'est même là que la paternité et la maternité atteignent leur plénitude : initier les enfants à leur filiation divine. « Naître ne suffit pas », disait le poète chilien Pablo Neruda, « c'est pour renaître que nous naissons tous les jours ». Et les parents ont le grand honneur et l'éminent devoir de contribuer à cette renaissance. Nous ne sommes pas appelés à simplement générer nos enfants mais à les régénérer. On devient vraiment père en se faisant collaborateur de Dieu dans cette mission. Dès les temps les plus anciens, le baptême chrétien est appelé « giron de renaissance ». Il n'est rien d'autre que le premier pas sur le chemin de la régénération des fils et filles de Dieu : passer d'enfants du premier Adam à enfants du second Adam, le Christ.

Le prêtre italien Carlo Rocchetta souligne que les « parents ne font pas les enfants, ils les reçoivent de Dieu en cadeau. Le baptême ne porte qu'à son accomplissement ce don : transformer les "enfants de Dieu" en "enfants de la grâce" ». Face à ce don divin, nous avons le devoir civique de pourvoir aux différents besoins de la vie, mais plus encore celui de leur donner l'unique nécessaire, la seule chose dont ils ont vraiment besoin, « la meilleure part » (cf. Lc 10, 38-42).

Le mariage n'a pas été institué dans le seul but de procréer, mais de recréer en Christ. C'est pour cela qu'il s'agit d'un sacrement, c'est-à-dire d'un signe et d'un instrument de l'union intime à Dieu. La maternité et la paternité dans l'ordre humain, et surtout dans l'ordre spirituel, ne sont pas de simples données biologiques mais des tâches théologiques. Et comment vit-on cette tâche ? En mettant en œuvre la transmission de la

parathéke, du dépôt de la foi.

Reçu gratuitement, donné gratuitement

Jusqu'à récemment, lorsqu'il m'arrivait de lire ou d'interpréter l'exhortation de Jésus : « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10, 8), j'insistais surtout sur le *gratuitement*, et pensais donc à la gratuité de la transmission de l'Évangile. Quand je me suis mis à réfléchir plus intensément à la transmission de la foi aux enfants, une autre nuance m'est apparue clairement. L'accent n'était plus mis sur *gratuitement*, mais aussi sur *donnez*, et donc sur le devoir de transmettre ce que nous avons reçu.

C'est à moi – surtout comme père face à mes enfants – que s'appliquent les paroles de saint Paul : « Car annoncer l'Évangile n'est pas un motif d'orgueil pour moi, c'est une nécessité qui s'impose à moi : malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile ! » (1 Co 9, 16). À l'instar de Jean et de Pierre, nous devons dire face au tribunal de notre réticence à annoncer : « Nous ne pouvons pas, quant à nous, ne pas publier ce que nous avons vu et entendu » (Ac 4, 20). Bien sûr, les apôtres s'appuient sur du vu et du vécu. Cela présuppose que nous transmettions une bonne nouvelle rencontrée et vécue, et non des « nouvelles » reposant sur un simple oui-dire.

Paul est resté fidèle au dépôt : « En effet, voici ce que moi j'ai reçu du Seigneur, et ce que je vous ai transmis. » Il invite également celui et celle qui l'écoutent à le conserver et à le transmettre : « Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, auquel vous restez attachés, et par lequel vous serez sauvés si vous le retenez tel que je vous l'ai

annoncé ; autrement vous auriez cru en vain ! » (1 Co 15, 1-2).

La fidélité de saint Paul me fait penser aux ultimes paroles prononcées par saint François d'Assise avant de mourir :

À la vingtième année de sa conversion, il demanda qu'on le porte à l'église Sainte-Marie-des-Anges de la Portioncule, pour y rendre à Dieu l'esprit de la vie, là-même où il avait reçu celui de la grâce. Quand on l'y eut amené, pour montrer que, conformément au modèle du Christ-Vérité, il n'avait rien en commun avec le monde, durant cette maladie si grave qui mit fin à toute sa détresse, il se prosterna, dans la ferveur de l'esprit, nu sur la terre nue : ainsi, en cette heure ultime durant laquelle l'Ennemi pouvait encore déchaîner sa fureur, il pourrait lutter nu à nu avec lui. Il s'étendit donc sur le sol, après avoir déposé sa bure, leva le visage vers le ciel, selon son habitude totalement, absorbé par cette gloire céleste, tandis qu'il couvrait de sa main la blessure sur son flanc droit, pour qu'on ne la voie pas. Et il dit aux frères : « J'ai fait ma part ; que le Christ vous enseigne à faire la vôtre » (*Fonti francescane*, 1239).

Celui qui penserait que la tâche de la transmission de la foi revient seulement au clergé serait bien inspiré d'écouter les admonestations de saint Jean Chrysostome : « Certains d'entre vous disent : je ne suis pas moine. Mais c'est là que vous vous trompez, car vous croyez que l'Écriture regarde seulement les moines, alors qu'elle est plus nécessaire encore à vous fidèles qui êtes au milieu du monde. Comment peut-on affronter la vie spirituelle sans respirer la Parole, jour et nuit ? » Le grand évêque du IV^e siècle invite ensuite à préparer deux repas à la maison : « Quand tu quittes l'église pour aller chez toi, reprends le Livre et relis-le à nouveau avec ta femme et tes enfants. Prépare deux tables, l'une pour y déposer les plats, l'autre pour l'Écriture. Que le chef de famille répète ce qu'il a entendu à l'église... Fais de ta maison une église parce que tu dois rendre compte du salut de tes enfants. »

Tous ces témoignages doivent nous motiver, nous les parents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Thérèse d'Avila affirme que selon elle, « l'oraison mentale n'est pas autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent, avec celui dont nous nous savons aimés ». Et la bienheureuse Élisabeth de la Trinité, une fille de la grande réformatrice du Carmel, parle de la prière en ces termes : « Aimez toujours la prière, et quand je dis la prière, ce n'est pas tant s'imposer quantité de prières vocales à réciter chaque jour, mais c'est cette élévation de l'âme vers Dieu à travers toutes choses, qui nous établit avec la Sainte Trinité en une sorte de communion continuelle, tout simplement en faisant tout sous son regard. »

Prier, c'est vivre avec Dieu, sous son regard aimant. Apprendre à prier à nos enfants, c'est les rendre conscients de ce regard aimant posé sur eux.

Le sens de la présence

Quelle est la finalité de la prière ? C'est d'emplir de la présence du Seigneur le propre espace et le propre temps, surtout celui que l'on ne passe pas à prier. Les moments de prière visent à transformer toute l'existence en prière, en rencontre. Enseigner à prier à nos enfants, c'est ancrer en eux la mystique germinale du sens du Dieu présent. Les enfants et les jeunes sont extrêmement sensibles à ces thèmes. Moi-même, bien qu'ayant grandi dans une famille non religieuse, j'ai été frappé lors de ma conversion, c'est-à-dire au début de mon adolescence, principalement par trois figures.

Celle du prophète Élie d'abord, qui avait pour devise : « Par la vie du Seigneur, le Dieu d'Israël au service duquel je suis » (cf. 1 R 17, 1 ; 18, 15 ; 2 R 3, 14 ; 5, 16). Celle ensuite d'un serviteur de Dieu, Stéphane Nehmé, un moine libanais dont le

leitmotiv était : « Dieu me voit. » Bien entendu, ce Dieu n'était pas pour lui l'œil du « grand frère » orwellien qui espionne et juge mais plutôt celui d'un père qui aime et que l'on aime. C'est exactement ce qui est arrivé à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui écrit dans un poème : « Le regard de mon Dieu, son ravissant sourire, voilà mon ciel à moi ! »

La troisième figure était un carme français, le frère Laurent de la Résurrection, dont le charisme consistait à vivre en présence de Dieu au milieu des tâches les plus humbles. Il était cuisinier dans un couvent à Paris. Frère Laurent avoue : « Je possède Dieu aussi tranquillement dans le tracas de ma cuisine, où quelquefois plusieurs personnes me demandent en même temps des choses différentes, que si j'étais à genoux devant le Saint-Sacrement. » Pour lui, les temps dédiés à la prière et à la dévotion sont un moyen de s'exercer à atteindre le but de vivre continuellement dans la présence divine. Le secret, c'est de reconnaître l'intime présence de Dieu et de lui parler à tout moment. Sa définition de la prière en dit long : elle n'est rien d'autre qu'un « sens de la présence divine ».

On pourrait m'objecter qu'il s'agit là de sommets de la mystique dont nous ne pouvons guère parler avec les enfants. Or, ce sont pourtant les enfants qui ont en général un sens plus aigu de Dieu. Ils possèdent une sensibilité de mystique germinale plus raffinée que les adultes, et comme parents, nous avons la tâche de la sauvegarder et de lui donner visage. Dans sa déclaration sur l'éducation chrétienne *Gravissimum educationis*, le concile Vatican II nous le rappelle, comme aussi le pape Jean-Paul II dans son exhortation apostolique *Catechesi tradendae* : « C'est surtout dans la famille chrétienne, riche des grâces et des exigences du sacrement du mariage, que dès leur plus jeune âge les enfants doivent, conformément à la foi reçue au baptême, apprendre à découvrir Dieu et à l'honorer ainsi qu'à

aimer le prochain » (*Gravissimum educationis*, § 3 ; *Catechesi tradendae*, § 36).

Par leur vie, les saints, les anciens et les plus récents dont nous avons des photographies, nous montrent à quel point les jeunes sont perméables à Dieu. Je ne cite que quelques noms qui pourraient ouvrir, pour les parents comme pour les enfants, des espaces de nouvelles amitiés dans les dimensions de l'Esprit : Tarcisius de Rome, pour n'évoquer qu'un « ancien » (du III^e siècle), Dominique Savio, Maria Goretti, François et Jacinthe Marto, Antonietta Meo, Carl Acutis, Chiara « Luce » Badano, et tant d'autres.

Il y a en chacun de nous et en chacun de nos enfants un mystique qui attend d'être reconnu et de venir à la lumière.

Éduquer à l'écoute de Dieu

Nous aimerions rééquilibrer ici la présentation du pauvre Éli que nous avons accablé un peu plus haut, en rendant hommage à une très belle œuvre qu'il a réalisée à l'égard de Samuel, l'un des plus grands prophètes d'Israël. Nous sommes en droit de dire que sans lui, Samuel ne serait pas devenu la figure éminente qu'évoque l'histoire sainte.

En décrivant la vie du jeune Samuel au Temple, le texte sacré évoque avec délicatesse l'atmosphère spirituelle dans laquelle il y vivait : « Le petit Samuel servait le Seigneur en présence d'Éli » (1 S 3, 1). Son initiation à la relation à Dieu est de la responsabilité du prêtre Éli qui lui transmet l'art de se mettre à l'écoute du Seigneur. À cette époque – c'est toujours le texte sacré que nous citons –, la parole du Seigneur était rare et les visions peu fréquentes. Peut-être Samuel n'a-t-il jamais entendu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ai-je trouvé des oasis spirituelles pour permettre à mes enfants de croître dans la foi en compagnie de jeunes de leur âge ?

Si de telles oasis n'existent pas là où j'habite, qu'est-ce que j'entreprends pour suppléer à cette carence ?

Épilogue

À l'intention des parents d'enfants prodiges

Deux souffrances abyssales

IL m'arrive assez souvent, notamment à l'issue d'une conférence, que quelqu'un vienne me trouver pour évoquer quelque problème et me dise : « J'aurais voulu vous poser une question mais je ne voulais pas en parler devant les autres. » Avec le temps, j'ai pu établir une sorte de classification des souffrances que ces gens me confient. Une vie de couple difficile ou déchirée sans perspective d'avenir et des enfants qui n'ont plus la foi sont les deux problèmes en tête de liste, mais je ne saurais auquel donner la priorité.

Je le répète, je ne saurais dire laquelle de ces souffrances est la plus profonde, aussi parce qu'à strictement parler, elles sont incommensurables et sont pour ainsi dire toutes deux totalisantes, parce que non seulement elles nous touchent consciemment, humainement et spirituellement, mais elles nous frappent aussi, de manière plus radicale et insidieuse, au niveau instinctif. Connaître l'une ou l'autre est perçu comme un échec total.

En lisant les cinq parties de ce livre, de nombreux parents ou éducateurs se sont peut-être dit : « Mais ces cinq dimensions, je les ai vécues. Sans doute pas à la perfection, mais je les ai connues comme tant d'autres parents qui sont, eux aussi, passés

par la triste expérience de la distance que leurs enfants ont prise à l'égard de la foi. » J'ai entendu moi-même des remarques similaires à propos de centaines de scénarios biographiques marqués par la souffrance et aussi par un discret sentiment de culpabilité. Certains m'ont parlé de « traumatisme », d'une sorte d'angoisse suffocante, même à vingt ou trente années de distance, concernant cet éloignement de leurs enfants.

Le présent épilogue entend dès lors être un message spécifique à l'intention de ces parents : vous n'êtes pas seuls mais en compagnie d'une multitude dont fait partie Dieu lui-même, parce que le Seigneur est, lui aussi, le père de nombreux enfants prodiges.

Bienvenue en « dramatique divine »

La « dramatique divine », d'inspiration théâtrale, compte parmi les images qui tentent d'évoquer la manière dont Dieu se rapporte au monde. Le théologien suisse Hans Urs von Balthasar y a recours pour commenter l'expérience de la révélation en termes de relation entre deux libertés : la liberté créatrice de Dieu et la liberté créaturale de l'homme. La première est infinie et absolue mais accepte de se circonscrire pour faire place à la seconde, qui n'est pas infinie mais capable de dire « non » à Dieu, parce que Dieu le lui permet pour qu'elle puisse dire « oui » et aimer en vérité. La possibilité d'un « oui » authentique est effectivement liée à celle de pouvoir dire « non ».

Or, c'est précisément parce que, dans l'expérience historique, l'homme dit « non » à Dieu que nous entrons dans la dramatique divine. L'amour de Dieu dans l'Histoire n'assume pas le visage joyeux de ce « oui » éternel échangé entre le Père et le Fils dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Considérations pratiques

DEUXIÈME PARTIE ÉDUCATION AU QUOTIDIEN

Amour bienveillant

Un processus éducatif intégral

Le berceau de l'amour

L'amour guide la raison et la foi

Dire l'amour

Considérations pratiques

Le jeu

Familiarité

Dresser une tente

Ré-création / Re-création

Le sérieux du jeu

Une leçon du Carmel

Le jeu, médiateur du désir

Empathie humaine et sympathie chrétienne

Considérations pratiques

Discipline

Le jeu et la discipline

La famille affective

Le plaisir de l'ennui

Libre arbitre et liberté

Lésion et leçon

Ce sont des enfants

Considérations pratiques

TROISIÈME PARTIE ÉDUCATION NARRATIVE

Redécouvrir les récits

Grandir avec des paraboles
Se rencontrer soi-même dans les paraboles
Ranimer l'intérêt
Construire la pensée
Les étapes de la foi
Considérations pratiques

La foi naît de la narration

La foi est narration
Jésus, parabole du Père
La Bible, narration de Dieu
La narration conduit à la foi
Évangéliser l'imagination
Considérations pratiques

Raconter Dieu

Comment raconter ?
Faire bon accueil aux narrations
Pourquoi raconter ?
Tendre un miroir
Prendre en compte les questions
Pour ne pas oublier
Se raconter
Considérations pratiques

QUATRIÈME PARTIE ÉDUCATION RESPONSABLE

Être soi-même un récit

Autorité
L'amour du couple
Sculpture du Dieu-amour

Cor ad cor loquitur

Être une narration de Dieu

Considérations pratiques

Rendez compte de votre espérance

Un ministère

Assistants d'athéisme

Éduquer en écoutant

Maintenir vivantes les questions

Considérations pratiques

J'ai transmis ce que j'ai reçu

Les fils pervers d'un saint

Régénération

Reçu gratuitement, donné gratuitement

Considérations pratiques

CINQUIÈME PARTIE

ÉDUCATION QUI RESPONSABILISE

Appelés à être des protagonistes

Combats le beau combat

Mineurs, mais pas infirmes

Foi de première main

Considérations pratiques

Mes yeux t'ont vu

Parle-Lui

Le sens de la présence

Éduquer à l'écoute de Dieu

La foi s'affermi lorsqu'on la donne

Considérations pratiques

Vie commune

Une famille de familles

La famille : une communauté évangélisatrice

Oasis spirituelles

Vos enfants auront des visions

Considérations pratiques

Épilogue : À l'intention des parents d'enfants prodiges

Deux souffrances abyssales

Bienvenue en « dramatique divine »

Les prodiges et ceux qui les aiment

La liberté sacrée

Les raisons de l'éloignement

Dieu a le primat de l'espérance

Attente active

Dialogue serein

Parenthèse : les conseils d'une maman d'enfant prodige

Scandaliser par la joie

Ils sont tiens

Prière